

frère à l'Académie et son ami, Dumas mit au jour une feuille publique destinée à enregistrer tout ce qu'allaient amener d'intéressant, pendant le séjour du premier consul à Lyon, les événements qui se préparaient. Ce journal, ce fut le Journal de Lyon et du Midi, qui se transforma peu de temps après dans le recueil intitulé *Bulletin de Lyon*. De nobles intentions de patriotisme avaient déterminé la création de ces deux feuilles, qui n'eurent pas une existence bien longue, car elles ne durèrent guère plus que l'État cisalpin dont elles avaient célébré le berceau. Sans rechercher les causes de leur insuccès, je ne me défendrais pas de croire qu'il avait pu manquer à Dumas quelque chose de ce qu'il faut à un journaliste. Non qu'il n'eût cherché à se faire une théorie réfléchie de son art : il s'était dit, d'après Rivarol, « qu'un « journal sans malice est comme un vaisseau démâté, à qui « les corsaires eux-mêmes refusent le salut. » Mais, en dépit de ces démonstrations un peu belliqueuses, je soupçonne fort d'une nature si douce et si bienveillante que la sienne, qu'il avait affiché en homme d'esprit son programme plutôt qu'il n'avait eu envie de le remplir.

En 1827, il prit une de ces initiatives résolues que dicte le sentiment des devoirs envers le pays. Le gouvernement de la Restauration venait de présenter un projet de loi sur la police de la presse, contre lequel s'élevait la réprobation presque unanime de l'opinion publique. Cet acte du pouvoir qui tombait dans un monde politique si agité, tombait aussi dans un monde littéraire tout en sursaut du mouvement de rénovation commencé par le romantisme. Les lettres, pendant cette période de réveil et de lutte, participaient des ardeurs du patriotisme et de la fiévreuse émotion des partis. Elles aussi voulaient faire acte de puissance dans la vie publique. Dumas, malgré l'autorité locale qui avait cherché à l'en détourner, apporta à l'Académie une motion solennelle : il